
La représentation du désert et des villes nouvelles du Néguev dans la littérature et le discours public en Israël

Ilanit Ben-Dor Derimian



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/7921>

DOI : 10.4000/tsafon.7921

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2014

Pagination : 83 – 104

ISBN : 1149-6630

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Ilanit Ben-Dor Derimian, « La représentation du désert et des villes nouvelles du Néguev dans la littérature et le discours public en Israël », *Tsafon* [En ligne], 68 | 2014, mis en ligne le 01 mai 2023, consulté le 30 octobre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/7921> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.7921>

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Varia : Littérature

La représentation du désert et des villes nouvelles du Néguev dans la littérature et le discours public en Israël

Ilanit Ben-Dor Derimian*

Les villes nouvelles du désert du Néguev sont un champ de recherche fertile portant sur la relation entre le « Centre » et « la Périphérie » en Israël. Cette relation est basée sur la dichotomie entre l'Orient et l'Occident¹, qui constitue l'un des paramètres de l'identité israélienne. Ces villes ont été construites notamment dans les années 1950, dans l'objectif de mieux répartir la population. Nous allons suivre le processus de leur création comme une manifestation de l'impact de l'idéologie sioniste sur la politique de peuplement en général et de celui du désert en particulier. Ensuite, nous verrons les conséquences de leur mise en place sur le renforcement de l'image négative du Néguev. Nous examinerons comment le désert et les villes nouvelles sont représentés dans la littérature et le discours public, en relation avec cette construction historique de l'identité israélienne et compte tenu des processus sociaux et des changements dans le Néguev ces dernières années. D'abord, nous

* Université Charles de Gaulle - Lille 3. Sauf indication contraire, les citations de l'hébreu sont traduites par l'auteur.

¹ E. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, éditions du Seuil, 1978.

allons observer le concept du peuplement du désert dans l'idéologie sioniste.

Le désert du Néguev dans l'idéologie sioniste

En 1955, David Ben Gourion, le premier Premier ministre d'Israël déclarait : « L'État d'Israël ne tolère pas la réalité d'un désert en lui-même. Si l'État ne détruit pas le désert, le désert peut détruire l'État »². Cette citation montre l'importance du peuplement du désert dans l'idéologie sioniste, au point de créer un contraste hiérarchique entre le désert, considéré comme le Mal, et la terre cultivée considérée, comme le Bien. C'est la perception binaire qui oppose le désert au *Yishouv*³. Tandis que ce dernier symbolisait la culture et l'idéal de l'enracinement du peuple dans la patrie des pères, le désert représentait la nature sauvage brute, associée à l'expérience de l'errance et de l'absence de « foyer »⁴. Réputé comme « zone périphérique » de nature sauvage, couvrant la plus grande superficie de l'État d'Israël espace, le désert du Néguev occupe cependant une position stratégique, essentielle à l'existence du « Centre ». Du point de vue géographique, il s'agit d'une contrée limitrophe⁵, située au sud du pays et offrant des conditions de vie et d'habitat définies comme difficiles. Sur le plan social, cette région est dotée d'une forte valeur symbolique, positive et négative à la fois.

Le désert bénéficie d'une place privilégiée dans la mémoire collective de la société israélienne. La construction de l'identité spatiale du Néguev est, encore aujourd'hui, influencée par les idéologies collectives enracinées dans la tradition juive et sioniste. Le pays d'Israël fut pendant les siècles d'exil vécu par les Juifs, ne possédant aucune terre, l'objet de leurs vœux les plus ardents. Pour le sionisme, la terre d'Israël avait une signification symbolique. Regardée comme une patrie, elle était

² D. Ben Gourion, « *Le sens du Néguev* », Sde-Boker, L'archive de Ben Gourion, 17 janvier 1955 [hébreu].

³ Le mot *Yishouv*, qui signifie littéralement le « peuplement », sert à désigner la communauté juive de Palestine installée avant la création de l'État d'Israël.

⁴ Y. Zerubavel, « Le Désert comme espace mythique et lieu de mémoire dans la culture hébraïque », dans M. Idel, I. Gruenwald (eds.), *Le Mythe dans le judaïsme*, Jérusalem, Shazar Center, 2004, pp. 223-236 [hébreu].

⁵ Tandis que la frontière est perçue comme une ligne unidimensionnelle, la contrée limitrophe est constituée d'une bande de terre ou d'un espace plus grand. Elle peut longer la frontière entre deux pays ou marquer une séparation entre une zone habitée et une zone inhabitée dont l'État espace éprouve le besoin de renforcer l'occupation et la souveraineté, comme cela est le cas pour le Néguev et la Galilée en Israël.

source de légitimation au retour du peuple juif dans son pays. Les Juifs de la diaspora ne connaissaient pas cette terre, mais la mémoire collective la décrivait comme « une terre où coulent le lait et le miel », dont le sol est fertile. En fait, le paysage que les pionniers ont découvert au XIX^e siècle était loin de cette description idéaliste : la terre était sèche et désolée. Par conséquent, une autre image s'est constituée, celle d'une terre devenue déserte après que les Juifs ont été exilés, et qui attendait leur retour pour être cultivée à nouveau. Ces images ont contribué à implanter le mythe de la « rédemption de la terre » dans la rhétorique sioniste. Ainsi, une attitude condescendante s'est forgée chez les pionniers sionistes, comme s'ils étaient venus en Israël pour « racheter » les dommages causés à la terre, pour la « civiliser » et l'occidentaliser. L'utilisation de cette rhétorique avait ancré l'image du désert comme étant « l'autre » indésirable.

Dans l'idéologie sioniste, qui aspire à le dompter, le désert suscite des sentiments de rejet et de déni. Le désert est aussi assimilé à l'exil en tant que lieu de désolation menaçant la survie de la nation. Cependant, cette construction identitaire est également marquée par la conception du désert telle qu'elle est façonnée dans la tradition juive et sioniste, à travers de très nombreux textes hébraïques des plus canoniques. Le plus connu de ces mythes est le récit biblique de la sortie d'Égypte et de l'errance des Hébreux dans le désert pendant quarante années, avant leur arrivée en terre d'Israël (Livres de l'*Exode* et des *Nombres*, Ancien Testament). Dans ce récit consacré, le désert est présenté comme le lieu événementiel légitime, voire idéal, pour opérer la transformation spirituelle – un groupe d'esclaves sans foi ni loi, qui leur soient propres, devient un peuple souverain et indépendant, avec des lois bien définies. Le sionisme a adopté ce mythe religieux de « l'Exode » où le désert est considéré comme un lieu sacré, où est scellée l'alliance entre Dieu et le peuple, pour le transformer en mythe national et établir un parallèle avec l'idéologie sioniste qui réhabilite le peuple juif et le ramène, tel Moïse guidant le peuple dans le désert, à « la Terre promise ».

Dans l'idéologie sioniste, le désert représente un espace de transition (espace liminal⁶) accomplissant un profond changement d'identité chez ceux qui le traversent après avoir quitté une réalité pour se diriger vers une autre, là où ils mettront en œuvre la transformation.

⁶ La première étape étant la séparation du cadre social, et l'ultime étant l'agrégation dans le cadre social, mais sous un nouveau statut. Voir : A. Van Gennep, *Les Rites de passage*, Paris, Johnson reprint corporation, Wakefield, S. R. Publ, 1969 [1909].

Rappelons qu'en anthropologie, on qualifie souvent cet espace de « non-lieu »⁷. De même, selon l'idéologie sioniste moderniste, le désert « non développé » offre précisément l'opportunité de créer, grâce à l'esprit pionnier du mouvement, une société socialiste exemplaire, de l'ordre de « la lumière des peuples », à l'instar de la transformation qu'avait connue le peuple d'Israël dans le désert. Ainsi, l'idée était d'appivoiser le désert sauvage, c'est-à-dire de l'intégrer dans un système hiérarchisé où l'homme domine la nature.

Néanmoins, dès les débuts de l'établissement de la société israélienne, la conception sioniste ne correspondait pas tout à fait à la binarité opposant Orient et Occident. Le chercheur postcolonial Homi Bhabha⁸ conteste la binarité fondamentale entre le Moi-occidental, dominateur, et l'Autre-oriental, dominé, affirmant que chaque pôle représente autant l'un que l'autre, tandis que le dominé est à la fois objet de désir et détenteur d'un savoir. C'est pourquoi Bhabha évoque l'éventualité d'un « troisième espace » dans lequel se produit l'hybridation entre les catégories dichotomiques.

Ainsi, le territoire désertique était et demeure un objet de désir romantique et spirituel pour ses paysages originels et pour ses indigènes authentiques qui se fondent dans ses espaces. Au début, la tendance était certes à vouloir apprendre les modes de comportement appropriés aux caractéristiques géographiques du désert, pour en faire partie à la manière des indigènes⁹. Mais la conception romantique du désert n'était pas de mise à l'époque de la création de l'État d'Israël. Une approche plus romantique qui préconisait l'équilibre avec la nature, entre autres par une implantation agricole intégrée dans le paysage, n'était cependant pas totalement éloignée de la tendance générale – le désir de soumettre la nature désertique aux besoins de l'homme. Souvent, l'aspiration à vivre

⁷ Selon le modèle infrastructurel de l'espace dans la Bible, on peut distinguer trois types de lieux ; le « lieu » comme espace de vie quotidien, le « non-lieu » comme espace de passage liminal et enfin « le lieu » comme espace idéal (voir : Z. Gurevitz et G. Aran, « Le Lieu [dans la pensée juive et israélienne] (Anthropologie israélienne) », *Alpaïm*, 4, 1991, pp. 9-44 [hébreu]).

⁸ H. Bhabha, *The Location of Culture*, London, Routledge, 1994.

⁹ Il est possible de voir, dans l'identification des Bédouins avec l'Autre, la dualité d'après laquelle ceux-ci représentaient l'indésirable et suscitaient le rejet tout en éveillant une attirance romantique, parce que perçus comme un peuple mystérieux aux coutumes particulières, connaissant les secrets de la nature désertique au sein de laquelle ils vivaient en harmonie (Voir : F. Saquer-Sabin, *Le Personnage de l'Arabe palestinien dans la littérature hébraïque du XX^e siècle*, Paris, CNRS éditions, 2002 ; Y. Zerubavel, « Memory, the Rebirth of the Native, and the 'Hebrew-Bedouin' Identity », *Social Research*, 75, n°1, 2008, pp. 315-352).

en harmonie avec la nature désertique témoignait d'un autre aspect encouragé par les dirigeants qui cherchaient à développer une étroite identification avec les idées nationales¹⁰. Des années 1920 et surtout après la création de l'État d'Israël, la tendance était à la « conquête » du désert et à sa « fertilisation ». Cela a renforcé l'image négative du désert dans la société, comme étant l'antithèse de la société civilisée occidentale.

Le peuplement du Néguev et la création de villes nouvelles

Le Néguev est situé dans le triangle au sud d'Israël. Tandis qu'il couvre environ 60% de la surface du pays, il n'est habité que de 8% de la population. Ce territoire est donc relativement peu exploité.

À l'époque biblique, certaines grandes villes, comme Beer Sheva, existaient déjà dans le Néguev, mais depuis le royaume de Judée, la présence des Juifs n'y a pas été permanente. C'est seulement au début du XX^e siècle que le peuplement du désert a pris de l'importance pour la création de l'État d'Israël. Vers la fin des années 1930, suite à la décision de la Grande Bretagne (1937) d'inclure le Néguev dans le futur État arabe, le processus d'acquisition de terres dans le désert, essentiellement par les institutions nationales, s'accrut sensiblement. Un certain nombre de kibboutzim furent alors créés, surtout dans le nord du Néguev, dans des zones géographiques relativement plus propices à l'implantation, dans le cadre du projet *Homa-Ou-Migdal* (« Tour et Muraille ») qui prévoit la construction des premières structures d'un kibboutz – une tour de garde et une muraille – en une nuit. Au milieu des années 1940, trois localités expérimentales à vocation agricole furent établies : Revivim, Gevulot et Beit Eshel. En 1946, onze points de peuplement furent construits en une nuit dans une démarche éminemment politique¹¹.

Concrètement, la méthode d'implantation à cette époque consistait à créer des localités dont le but était d'assurer la sécurité du pays et de procéder à une expérimentation scientifique dans le domaine de l'agriculture. Les pionniers de l'époque pouvaient être appelés dans le Néguev au nom de l'État et ne s'établissaient pas toujours par choix personnel, la conquête du désert étant assimilée à un acte militariste¹².

¹⁰ O. Almog, *Le Sabra - un profil*, Tel-Aviv, Am-oved, 1997 [hébreu].

¹¹ C. Porat, *D'une Contrée désolée à une terre habitée : L'achat de terres et peuplement du Néguev de 1930 à 1947*, Jérusalem, Yad Izhak Ben-Zvi, 1996 [hébreu].

¹² Sur le thème de militarisme et implantation, voir E. Tzfadia, « Peuplement et implantation en Israël : Regard sur le militarisme », *Boule - Bimate Van Leer léSiah tzibouri*, 11, 2009, pp. 45-58 [hébreu].

Ainsi se consolida la construction identitaire du Néguev comme milieu sauvage et dangereux, hostile à une activité humaine normative, où les actions doivent être soumises à la discipline, aux impératifs de défense et de fortification, et assujetties aux besoins de localités « normatives », implantées plus au nord. Finalement, les Nations Unies approuvèrent en 1947 l'intégration d'une grande partie de la région du Néguev dans le futur État juif.

L'attitude conquérante du désert se développe avec l'inclusion du Néguev dans l'État d'Israël et la nécessité stratégique de protéger le centre du pays, où habite la majorité de la population. La guerre d'Indépendance qui survint immédiatement après la fondation de l'État joua un rôle majeur dans la formation du discours public sur le désert. Durant cette guerre, les Égyptiens prirent d'abord le contrôle du Néguev, puis l'armée israélienne reconquit cette région en octobre 1948. Les combats qui se déroulèrent alors dans cette région furent largement couverts par la presse et relatés dans la littérature et la poésie du jeune pays. La construction identitaire du Néguev en tant que région vulnérable, nécessitant d'être peuplée pour des raisons stratégiques, se renforça. Cette approche place encore le désert sous la dichotomie lieu sauvage vs lieu peuplé, mettant en avant la nécessité de le développer et de l'occidentaliser.

De plus, après la construction de l'État, avec l'arrivée de nombreux immigrants dans un pays sorti récemment de la guerre, le désert du Néguev est devenu le lieu idéal pour les loger. Beer Sheva (qui compte aujourd'hui environ 200 000 habitants) a accueilli une immigration massive et est devenue la capitale du Néguev. De nouvelles routes et des usines ont été construites et les terres du Néguev ont été fertilisées grâce à l'irrigation qui amène l'eau depuis le nord. Dans le cadre de la politique de répartition de la population, des villes nouvelles ont été créées, ainsi que les *moshavim*¹³, les kibboutzim et les peuplements permanents pour les Bédouins.

Sur trente villages de développement créés en Israël au début des années 1950, onze furent établis dans le Néguev afin d'y intégrer près de 700 000 immigrants arrivés entre 1948 et 1954, essentiellement des pays d'Afrique du Nord et d'Asie, doublant ainsi le nombre d'habitants en Israël. Le but de ces villages était d'ajouter des agglomérations urbaines aux trois grandes villes existantes, de disperser la population et de créer

¹³ Un *moshav* est une communauté agricole coopérative associant plusieurs fermes individuelles.

des centres industriels, administratifs et prestataires de services à travers le pays, mais les moyens investis n'étaient pas suffisants pour y développer l'industrie, assurer un niveau de construction correct et une orientation professionnelle de main d'œuvre qualifiée. C'est pourquoi les habitants de ces localités ne trouvaient que des emplois agricoles dans la région, acculés à une situation précaire, aussi bien du point de vue des services que de celui de l'éducation et de l'habitat. Elles accueillent actuellement près de 20% de la population de l'État¹⁴.

Les habitants des villages de développement durent affronter l'indifférence des institutions de l'État comme celle des kibboutzim avoisinants qui affichaient un sentiment de supériorité, et ce, parce que les immigrants étaient issus de pays orientaux, et leurs cultures perçues comme étant primitives et arriérées par rapport à la culture européenne occidentale¹⁵. Ainsi les représentations littéraires et cinématographiques¹⁶ de l'époque, consacrées aux villages de développement et aux camps d'immigration, cataloguèrent les nouveaux venus comme l'Autre-primitif.

La représentation des villes nouvelles au Néguev dans le discours public

Le discours public justifie l'installation des immigrants d'Afrique du Nord et d'Asie dans les régions les plus reculées, en particulier au sud du pays. C'est le cas dans un article du journal *Davar*, publié en 1955, qui décrit la création de la ville nouvelle de Dimona dans le Néguev. Il s'agit d'une centaine d'immigrés en provenance d'Afrique du Nord, qui sont arrivés au port d'Haïfa et ont été immédiatement transférés à Dimona. C'est un phénomène bien connu que les institutions de l'État ne donnaient généralement pas aux immigrés d'autre choix que de s'installer dans les régions arides. Dans ce cas précis, la raison invoquée étant,

¹⁴ E. Efrat, « Les Villages de développement en Israël », dans Z. Zameret, A. Halamish, E. Meir-Glitzstein (eds.), *Les Villages de développement*, Jérusalem, Yad Izhak Ben-Zvi, 2009, pp. 37-70 [hébreu].

¹⁵ Une analyse détaillée est proposée dans l'article de M. Lissak, « Images d'immigrants – stéréotypes et catégorisation à l'époque de la grande Aliyah des années cinquante », *Cathedra*, 43, 1987, pp. 125-144 [hébreu]. Voir aussi O. Yiftachel et E. Tzfadia, *Politique et identité dans les villes de développement*, Beer Sheva, Negev Center for Regional Development, 1999 [hébreu].

¹⁶ N. Ben-Shaul, « Les Tensions entre communautés et nationalité et ses expressions dans la représentation de l'espace dans le cinéma israélien », *Israël*, 14, 2008, pp. 151-166 [hébreu].

comme le précise l'article, le fait que « Dimona a les mêmes conditions climatiques que leurs pays d'origine »¹⁷.

Situé au-delà de la frontière territoriale, le désert est soumis à une catégorisation imaginaire¹⁸. La division en catégories imaginaires, par l'application de frontières territoriales, détermine la distinction entre ceux qui appartiennent à la communauté et ceux qui lui sont étrangers, les Autres. Ainsi, le Néguev lui aussi, à cette époque fondatrice et déterminante pour l'identité israélienne, accueille les immigrants majoritairement originaires de pays orientaux ; c'est pourquoi le discours public préconisait qu'il était « naturel » de les installer dans un endroit assimilé à l'Orient. Ce qui pourrait être perçu comme le prolongement d'une attitude paternaliste envers les immigrants qui, considérés comme l'Autre, étaient éloignés d'une population plus anciennement établie, dont l'identité s'était forgée par assimilation à l'Occident européen. Tout en renforçant la représentation du désert comme contrée éloignée du Levant, cette vision le classait comme un lieu réservé essentiellement aux Bédouins indigènes et aux immigrants venus de l'Orient. En dépit d'un engouement persistant pour le projet de dispersion de la population et de « conquête des terres » par la création de villages de développement, s'affirmait alors l'image négative du désert, considéré comme région primitive. Cependant, les autorités avaient aussi tendance à souligner l'importance des villes nouvelles au Néguev et à vanter leur succès.

En réalité, la politique de répartition de la population n'a pas porté ses fruits. Les ressources qui ont été investies dans le développement des villes n'étaient pas suffisantes. Dès l'origine, les villes ont été sous-équipées en termes de services, d'éducation et de logement. En conséquence, s'est produit un exode des jeunes vers le centre, ce qui a renforcé l'image négative des villes et de la région du Néguev, considérées comme sous-développées.

Il faut noter que pendant les années 1970 et 1980, trois villages de luxe ont été construits près de Beer Sheva, avec l'intention de renforcer le Néguev et son peuplement, le premier et le plus connu étant le village d'Omer (avec environ 7 000 habitants). Les trois se caractérisent par un niveau socio-économique particulièrement élevé par rapport à la moyenne en Israël. Ils étaient censés attirer une population de « qualité »

¹⁷ Notre correspondante au Sud, « Le peuplement de la ville Dimona dans le Néguev a commencé », *Davar*, 20 septembre 1955 [hébreu].

¹⁸ B. Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso, 1991 [1983].

en provenance des autres parties du pays. Mais, en réalité, ils ont attiré la population la plus aisée de Beer Sheva et ont contribué, en fait, à l'affaiblissement économique et social de la ville. La misère de Beer Sheva, avec les quartiers les plus pauvres, contrastait avec la richesse et la beauté des villas dans ces villages.

En outre, après 1967, avec l'occupation des territoires et l'attribution de la plupart des investissements dans les colonies, la question du Néguev a été mise de côté, quand le sujet de son développement n'intéressait plus les décideurs politiques.

La situation a de nouveau changé dans les années 1990 lorsque des immigrés sont arrivés en masse de l'ex Union soviétique. Le nombre d'immigrés était alors d'environ 700 000. Ceux ayant une situation socio-économique la plus faible, qui ne pouvaient pas s'opposer aux décisions des autorités, ont été envoyés dans les villes nouvelles du Néguev. En 2000 il y avait déjà 180 villes et villages et 440 000 habitants dans le Néguev.

Évolution du discours public sur le « développement durable du Néguev »

La critique de la politique de « l'occupation de la terre » se fit entendre dans les années 1970, dans le cadre du changement vécu par la société israélienne après la victoire du parti de droite, le *Likoud*, aux élections de 1977, et la mise à l'écart du parti travailliste qui était au pouvoir de façon ininterrompue depuis 1948. Par ailleurs, les processus internationaux de mondialisation et de libéralisation ayant provoqué l'affaiblissement du collectivisme socialiste qui dominait le discours public jusqu'à cette époque, un nouvel idéal de société civile vit le jour, offrant ainsi une alternative, aussi bien à la suprématie de l'État qu'à une libre économie du marché.

De nombreux mouvements sociaux sont perçus aujourd'hui comme agissant au service de la « justice sociale »¹⁹ et acquièrent, à ce titre, une grande légitimité de la part du public. Tandis que ce thème est promu

¹⁹ La notion de justice sociale a bénéficié d'un renouveau auprès des dernières générations sur fond de critique de la mondialisation, de la privatisation et du règne du capital, tandis qu'une revendication se fait entendre, prônant la réduction des écarts, le souci des couches sociales défavorisées et l'assurance de l'égalité des chances. Cette notion est aujourd'hui très répandue dans la société israélienne, suite au principal slogan scandé lors de la manifestation dite « des tentes » en 2011 contre la puissance du capital et la hausse du coût de la vie – à savoir « le peuple exige la justice sociale ».

dans le discours public par certains groupes d'intérêt, des organismes à vocation écologique commencent à promouvoir l'idée d'une justice environnementale. Ces derniers, aujourd'hui nombreux en Israël, mettent l'accent sur ces préoccupations écologiques. Dans les années 1980, en opposition au discours de « l'occupation des terres », on voit émerger le discours écologique des organisations environnementales, qui remet en cause les valeurs nationales et rejoint la lutte mondiale pour la protection de l'environnement, incluant la préservation des espaces ouverts et le contrôle de la pollution industrielle²⁰.

Quelques organisations sont également très actives dans le Néguev²¹, notamment en ce qui concerne la discrimination des minorités, la qualité de l'environnement et la protection de la nature. Les associations écologiques s'attachent également aux sujets sensibles relatifs au désert, aux populations considérées comme défavorisées – habitants des villages de développement et Bédouins. Les organismes verts insistent sur la nécessité de développer et de renforcer les localités existant dans le Néguev, au lieu d'en créer de nouvelles. Ces activités gênent le gouvernement dans l'application de sa politique, y compris dans ses projets de développement territoriaux.

En réalité, les organismes sociaux et les divers groupes d'intérêt utilisent le discours public pour remettre en question les symboles collectifs de la société. Cependant, les valeurs collectivistes du sionisme, y compris celles qui prônent l'implantation en zone limitrophe et la perpétuation de l'esprit pionnier, ne perdent pas de leur importance, mais leur signification se transforme pour forger de nouvelles valeurs. Les institutions influentes aussi bien étatiques que locales continuent à se servir des symboles sionistes à portée nationale ayant encore un fort impact émotionnel dans la société, mais les modifient afin de légitimer leurs actes auprès du public. Il s'avère que ces symboles collectifs sont dotés d'une flexibilité pouvant convenir à des groupes d'idéologies différentes, soucieux de gagner en légitimité. Le travail idéologique effectué à cet effet consiste précisément à investir des valeurs inaliénables de la nation pour y introduire des signifiés idéologiques

²⁰ Ce discours défie l'efficacité de l'inspection ponctuellement exercée sur la terre par le biais de l'implantation tandis que l'équilibre écologique général s'en trouve dégradé à long terme. Voir : E. Mazor, *Nature et patrimoine comme fondements de la planification nationale*, Jérusalem, The Ministry of Defence, 2002 [hébreu].

²¹ Il s'agit d'organismes tels que *Ha-keshet Ha-mizra'hit ha'hadasha* (« Le nouvel arc oriental »), *Bimkom* (« au lieu de »), ADALAH (centre de défense légale des droits des minorités en Israël).

différents – individualisme, renouveau technologique, etc. Ce processus témoigne simultanément d'un certain affaiblissement de la position de l'État-nation et du prolongement de son influence sur la société par sa capacité à remodeler ses valeurs. Ram²² désigne ce double impact par le terme de « glocalisation ».

De plus, étant donné que la société civile en Israël vit encore en étroite relation avec les institutions officielles, les groupes d'intérêt eux-mêmes utilisent des symboles collectifs, élargis et renouvelés, afin de renforcer la légitimité de leurs actes. L'évolution des idées concernant la préservation de l'environnement en Israël illustre cette pratique. Il existe, en effet, un lien étroit entre les idéaux nationaux du sionisme et les organismes écologiques ; l'idéologie sioniste, comme peut-être toute idéologie nationaliste, a tendance à s'appropriier les valeurs écologiques fondamentales telles que la préservation et la sacralisation de la terre patrie. C'est pourquoi le débat sur « la préservation de la nature » et ses trésors s'intègre dans l'idée nationale de la conquête et de l'appropriation des ressources naturelles au profit de l'État. Étant donné ce lien entre écologie et idéologie nationale, il n'est rien d'étonnant à ce que les organismes environnementaux aient finalement choisi de se servir du discours propre au sionisme pour y inclure leurs idées et obtenir ainsi la légitimation nécessaire à leurs actes contestataires²³.

Ce cheminement favorisa l'émergence d'un nouveau discours sur le développement des ressources territoriales en Israël – le discours sur le « développement durable ». En fait, les organismes environnementaux comprennent bien que le développement aura lieu de toute façon, et leur but est d'influencer le modèle de celui-ci pour protéger l'environnement. Dans le contexte spécifique d'Israël, on parle aujourd'hui de la façon « avisée » dont l'État doit « développer » le pays, en établissant un plan approprié qui ne porterait pas atteinte aux qualités de la nature et de

²² U. Ram, « Nouveaux écarts : Le Capitalisme mondial, le post-fordisme et l'inégalité », dans D. Filc U. Ram (eds.), *Le Pouvoir du capital : La Société israélienne dans la mondialisation*, Jérusalem, The Van Leer Jerusalem Institute, 2004, pp. 16-33 [hébreu].

²³ Un exemple d'une organisation environnementale, ONG, la plus ancienne en Israël, est la Société pour la Protection de la Nature, association publique créée en 1953. En fait, ses objectifs initiaux concordaient avec ceux de l'État, favorable à l'« occupation de la terre », dans le souci de la protection de la flore et de la faune. Avec le temps, cette organisation évolue et rejoint la lutte mondiale pour la protection de l'environnement, incluant la préservation des espaces ouverts et le contrôle de la pollution industrielle. Voir E. Gorney, *Exploitation et protection : La Théorie écoféministe de la nature, de la culture et de la société en Israël*, Haïfa, Pardes, 2011 [hébreu].

l'environnement. La tendance actuelle est d'intégrer « le développement durable » dans l'exploitation du Néguev en favorisant l'extension d'implantations déjà existantes, la définition de plusieurs espaces comme patrimoine, dont les paysages doivent être préservés, et la création de sites écotouristiques.

Le développement du Néguev aujourd'hui

Aujourd'hui encore, le développement du Néguev est important pour la dispersion de la population sur l'ensemble du territoire et la sécurité de l'État d'Israël. Dans cet objectif, le gouvernement crée en 2005 le ministère du Développement du Néguev, qui a pour mission la mise en œuvre de la stratégie du développement dans cette région. Les objectifs du projet sont les suivants : la consolidation des localités existantes par l'aide aux entreprises, la création de plusieurs nouvelles communautés, le déplacement de bases militaires vers le Néguev et l'amélioration du système éducatif²⁴.

En novembre 2010, le ministère du Logement annonçait son intention de créer onze nouveaux villages ruraux dans le nord du Néguev²⁵. Un autre type de projet très ambitieux, lancé en 2002 et approuvé par le gouvernement en 2007, est le transfert des bases de l'armée. Dans le cadre de ce projet fut prise la décision de créer un complexe de camps d'entraînement de Tsahal – *Bahadim City*, au Carrefour du Néguev (*Tzomet Hanegev*). Ce complexe en est aujourd'hui aux derniers stades de sa construction ; il couvre une superficie de près de 1 000 hectares et s'apprête à héberger des milliers de soldats, de militaires de carrière et de civils²⁶. Du point de vue de la politique de développement du Néguev, il s'agit d'une tendance qui contribue à creuser les écarts entre les « villages communautaires »²⁷ d'une part et les

²⁴ Information disponible sur <http://www.vpmo.gov.il/About/Pages/default.aspx>, le 17 janvier, 2011 [hébreu].

²⁵ Information disponible sur <http://www.ynet.co.il/articles/0,7340,L-3977877,00.html>, le 20 janvier, 2011 [hébreu].

²⁶ A. Oren, « Le Déploiement et les infrastructures de l'armée dans le Néguev : Impacts environnementaux », *Ecology & Environment*, 3 (1), 2012, pp. 54-60 [hébreu].

²⁷ Bien que situé à la campagne, le village communautaire n'est pas fondé sur l'exploitation agricole et son caractère associatif se reflète uniquement dans ses activités sociales, particulièrement riches et développées. Sa population varie entre quelques centaines et quelques milliers d'habitants. Il se distingue par la qualité de son habitat et ses prestations de service. L'acceptation de nouveaux membres est souvent sujette à une sélection.

villages de développement et les localités bédouines d'autre part. Selon les médias, des luttes fréquentes précèdent tant la construction que les projets de création de localités destinées à la population juive. Il en ressort clairement que les organismes environnementaux et d'autres organismes sociaux représentants de la société civile sont impliqués dans les commissions administratives et expriment leur opposition lors des réunions et dans les médias, conformément aux idéologies qu'ils tentent de promouvoir.

L'influence du discours du développement durable sur la représentation du Néguev et des villes nouvelles

Il semble que la réflexion sur le développement durable améliore l'image du désert. En effet, on peut remarquer que dans les dernières décennies, des populations nouvelles sont venues s'installer dans le désert et les villes nouvelles : professions libérales, artistes, professionnels du tourisme et praticiens de médecines alternatives. Ils soutiennent les idées environnementales et développent des entreprises écologiques, comme l'écotourisme, la construction écologique et l'agriculture biologique.

Un aspect du développement durable qui est véritablement mis en œuvre est l'éco-tourisme : de nombreux sites touristiques actuels dans le Néguev fondent leurs activités sur la découverte du désert authentique. Beaucoup de sites Internet incitent les touristes à visiter cette zone touristique unique et contribuent donc à améliorer l'image du Néguev comme un lieu préservé et à caractère oriental authentique. Voici la description de Mitzpe Ramon, une petite ville nouvelle (avec 5 000 habitants) par un site Internet :

Le village de Mitzpe Ramon : la sérénité magique du désert
[...] Mitzpe Ramon est située sur la montagne du Néguev, à côté du magnifique cratère de Ramon. [...] C'est une destination originale de vacances réussies. Le village d'immigrants au sud est devenu ces dernières années un centre touristique écologique ouvert sur le désert. Hôtels, chambres d'hôtes et gîtes, avec des galeries, des boutiques et de nombreux ateliers d'art et de spiritualité. Aussi la population se transforme et de nombreux artistes, intellectuels et aventuriers ont construit leur maison ici.²⁸

²⁸ Information disponible sur : www.motke.co.il/SelectedArticle.aspx?ArticleID=6855, le 28 Janvier 2011 [hébreu].

On peut remarquer le changement de l'image du Néguev dans le discours public. Ce n'est plus un lieu marginal, sans vie, qui constitue une menace pour le « Centre », mais un espace qui symbolise l'hédonisme et un endroit idéal pour les soins du corps et de l'esprit. Cette approche correspond aux besoins individualistes de la société occidentale à la recherche d'une qualité de vie, qui s'exprime par le calme et la proximité avec la nature. Parallèlement au changement de discours, l'approche du développement du Néguev se modifie également, et en même temps que le caractère du Néguev se transforme, il affecte le discours. Il s'agit donc d'une interaction, qui progresse, quoique lentement, pour opérer un changement de l'identité spatiale.

En plus, les villes nouvelles du désert et leurs habitants profitent de cette image positive produite par le discours du développement durable du Néguev et de nombreuses villes se redéfinissent comme des « villes durables » (voir, en fin de l'article, les illustrations 1 et 2 de l'écotourisme au village). Et voici comment le maire de Mitzpe Ramon décrit son village qu'il qualifie aussi de « Capitale du tourisme du désert » sur le site officiel Internet de cette localité :

Le paysage magique du désert, le climat agréable toute l'année et la qualité des habitants donnent à Mitzpe Ramon des avantages uniques, le fondement même du futur développement de notre village. Nous sommes actuellement au début d'un processus destiné à transformer le village en une communauté environnementale offrant une grande qualité de vie.

Mitzpe Ramon a entrepris une planification de peuplement durable pour développer la région tout en préservant les ressources naturelles pour les générations futures.

Le village est fier de ses réalisations et de ses progrès accomplis au fil des années, et de sa situation exceptionnelle au cœur du désert.²⁹

La description positive de l'évolution de la ville révèle une certaine fierté locale. Même si ces changements existent plus dans le discours que dans la pratique, leur impact peut influencer favorablement la structuration spatiale du Néguev. Il semble que les autorités locales, ainsi que les groupes sociaux et les entrepreneurs privés reconnaissent l'importance du discours public pour renforcer la fierté locale et l'image positive, comme point de départ pour l'amélioration de la politique et de l'opinion publique en général.

²⁹ Information disponible sur : www.negev-net.org.il/HTMLs/article.aspx?C2004=12597, le 24 Janvier 2011 [hébreu].

Représentation du désert et des villes nouvelles dans la littérature hébraïque

La représentation du désert et des villes nouvelles dans la littérature hébraïque reflète, elle aussi, des processus sociaux diagnostiqués dans la réalité et dans d'autres composantes du discours public. Dans la littérature des années 1950, les auteurs associés à l'idéologie sioniste montrent comment, malgré leurs difficultés d'adaptation, les immigrés finissent par trouver des conditions de vie meilleures que celles qu'ils connaissaient auparavant. Par exemple, dans la nouvelle « Des immigrants à Yeroham »³⁰ de Eliyahu Sela, publié en 1953³¹, les immigrés adoptent leur image renouvelée, offerte par les institutions de l'État, en tant que pionniers qui contribuent au développement régional. Le récit raconte l'histoire de Moïse, un jeune homme qui est arrivé avec sa famille à Yeroham. Bien que choqué par sa nouvelle situation, il reconnaît qu'au moins maintenant il est libre dans son propre pays et peut vivre sans la peur constante de la violence subie à cause de sa religion. Moïse et son père sont immédiatement recrutés pour travailler dans les mines de fer du « grand cratère ». Ils sont captivés par la beauté du désert, contents de vivre où la proximité de la nature se confond avec la productivité des ressources par l'exploitation minière :

Et en bas - le cratère se déploya dans toute sa gloire. Saisis d'abord de stupéfaction, le père et le fils admirèrent les couleurs apparues au fil des virages sur la route qui serpentait vers les profondeurs du cratère [...]. Les formes en avaient été sculptées par les grands artistes de la nature – les pluies et les tempêtes. [...] Cette vision merveilleuse chavira le cœur de Moïse.

- Voyez-vous ce noir là-bas? - C'est le fer - a dit quelqu'un aux nouveaux venus [...].

- [...] Plus tard on va construire ici des usines, de nombreux ouvriers descendront dans ce désert et la région prospérera (pp. 229-230).

C'est un exemple typique du discours officiel qui appelait à faire fleurir le désert. À la fin du récit, l'immigré subit une véritable métamorphose, avec la diminution des caractéristiques de l'exil et sa

³⁰ La petite ville de Yéroham (10 000 habitants) a été construite en 1951 au bord du grand cratère. Les premiers habitants de Yéroham sont des Juifs roumains rescapés de la Shoah.

³¹ E. Sela, « Des immigrants à Yeroham », dans E. Talmi (ed.), *Le livre du Néguev*, Tel-Aviv, Amihai, 1953, pp. 228-231 [hébreu].

conversion en pionnier. Le désert se transforme lui aussi et devient de plus en plus verdoyant, comme dans la vision de David Ben Gourion :

Les montagnes environnantes paraissaient plus vertes, des coquelicots rouges et d'autres fleurs semblaient pousser et recouvrir la terre aride [...]. Quelque chose de nouveau avait fermenté en lui et le bouleversait profondément. Comme s'il était devenu une autre personne. Cette seule vue le captivait, l'occupait entièrement (p. 231).

Cette transformation témoigne de la volonté de l'*establishment* sioniste de l'époque, de voir changer les immigrés à la suite de leur rencontre avec le sionisme. Mais cette politique, qualifiée de *Melting-pot*, a échoué. La nouvelle identité israélienne réunissant les caractéristiques de toutes les communautés n'a pas été forgée : les immigrés de l'Orient devaient ressembler aux « *sabras* » (nés au pays) pour s'intégrer dans la société. L'immigré continue d'être perçu comme un autre, éloigné géographiquement dans une zone périphérique.

L'inégalité est décrite par Shulamit Lapid dans le roman *Notre correspondante à Beershéva*, publié en Israël en 1989³², le premier d'une série de romans policiers dont le personnage principal, Lisie Badikhi, est journaliste aux *Nouvelles du Sud*, l'édition régionale d'un grand quotidien à Beer Sheva. Ses enquêtes et la rédaction de ses articles l'amènent à résoudre des énigmes policières. Le roman contient beaucoup de stéréotypes sur la ville nouvelle et ses habitants. Lisie Badikhi est décrite comme maladroite avec ses pieds trop grands et mal habillée avec ses grandes boucles d'oreilles en plastique coloré, description qui correspond aux stéréotypes des immigrants orientaux. Cependant, l'auteur souligne son dévouement au travail et sa moralité, qui tranchent avec la corruption des riches résidents au centre et dans les villages de luxe environnants, à l'instar de son patron, qui la traite avec condescendance du haut de son bureau situé à Tel-Aviv.

Les écarts sociaux sont illustrés en particulier dans les diverses descriptions, opposant Beer-Sheva au village d'Omer. La pauvreté dans les quartiers de la ville est montrée, par exemple, quand Lisie doit couvrir pour le journal les coupures d'eau régulières ou le prolongement d'une route promise, mais jamais achevée. Ces images contrastent avec la description détaillée de la villa du juge de district, dans le village d'Omer,

³² S. Lapid, *Notre correspondante à Beershéva*, Paris, Fayard, 1995 [1989]. Traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz.

où Lisie se rend pour un reportage. La villa est décrite comme un château :

La maison se trouvait en haut d'une colline à Omer [...] deux chemins courbes entouraient la porte et disparaissaient derrière la maison. Jackie et Lisie restèrent un moment à l'entrée, [...] leurs yeux s'habituaient à l'éclat des grands lustres (p. 7).

Immédiatement après cette description, l'auteur évoque les sentiments de Lisie qui ne se sent pas à sa place. Les sentiments d'infériorité de la journaliste font écho à l'opinion générale qui la déconsidère autant que le journal local qu'elle représente, l'organe le plus pauvre d'une ville de misère. Contrairement au juge dont tout le monde sait que, s'il le voulait, il siègerait à Jérusalem ou à Tel-Aviv. Le fait de vivre ailleurs pour améliorer ses chances de succès est caractéristique de la perception négative de la périphérie à l'époque.

Le roman d'Amos Oz, *Ne dis pas la nuit*, publié en 1994³³, décrit la situation périphérique d'une petite ville dans le désert du Néguev. Une enseignante prend en charge la réalisation du projet conçu par le père d'un élève, décédé d'une overdose à l'âge de dix-sept ans : faire construire un centre de désintoxication pour les adolescents.

La ville est décrite comme un lieu ennuyeux et désolé, dont les habitants sont misérables. L'auteur fait référence à la construction classique d'une « ville nouvelle », quand il écrit :

Dans les années soixante-dix, on effectua dans les environs des forages prometteurs et on décida de créer une ville. La prospection se révéla décevante, les espoirs s'envolèrent, et le projet urbain s'interrompit (p. 33).

Le narrateur se moque de ces aspirations de développement régional :

De larges trouées séparent les blocs d'habitations – des années auparavant, est sans doute passé par là un planificateur hébété de chaleur, dont l'esprit embrumé a pondé le plan d'une cité-jardin avec des espaces libres pour des bosquets, des jardins potagers et des vergers, avec pour seule finalité de fleurir entre deux immeubles (p. 34).

Finalement, le projet est abandonné et l'histoire se termine avec un sentiment d'échec.

³³ A. Oz, *Ne dis pas la nuit*, Paris, Calmann-Lévy, 1996 [1994]. Traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen.

Une image plus positive de ces villes de développement dans le désert, apparaît à la fin du XX^e siècle. Elle est abordée dans le roman de Gilit Chomsky, *Un hôtel dans le désert*, qui date de 2008³⁴. L'ouvrage décrit un hôtel au bord de la mer Morte, avec les points de vue de différents visiteurs sur le village, et notamment la vision d'une employée de l'hôtel, originaire du village.

Son attitude change tout au long du roman. Au début, elle cherche à quitter le village pour la grande ville, mais son rêve commence à se désintégrer quand elle rencontre un jeune homme originaire de Tel-Aviv qui a justement choisi de venir travailler et vivre dans le village, parce qu'il pense que c'est l'endroit idéal pour avoir une meilleure qualité de vie. Avant le départ de la jeune femme, le dialogue suivant s'échange entre les deux personnages :

« Je crains que si je ne pars pas, ce lieu se fermera sur moi... finalement, il y a si peu de choses ici, c'est comme ... comme s'il n'y avait rien à attendre. Tu comprends ? » [dit la jeune femme] « Non », Michael ne comprend pas : « Tu as un emploi ici, tu as une maison à bas prix et une vue pour laquelle les gens viennent de partout dans le monde. Tu as l'air pur. De quoi d'autre as-tu besoin ? » (p. 211).

Enfin, après l'obtention d'un emploi dans un hôtel de luxe dans la grande ville de Tel-Aviv, la jeune femme ressent un sentiment de vide et de solitude. Elle réalise qu'en fait, elle est plus heureuse et appréciée dans le village où elle est née et elle décide d'y retourner, vers son ami et vers son travail, avec fierté et joie. Habiter le désert n'est plus perçu forcément comme un désagrément. Le livre présente une approche que l'on retrouve dans le discours public, selon laquelle la qualité de la vie dans le désert est meilleure que dans le centre. Cette approche permet aux Israéliens d'origine occidentale, représentés dans le roman par le personnage de Michaël, d'envisager de s'installer dans les communautés du désert.

Conclusion

Cette étude a observé la représentation du Néguev et des villes nouvelles et ses modifications au fil des années, passant d'une politique d'« occupation du désert » dans les années 1940 à une approche de « développement durable », avec l'émergence d'un discours écologique

³⁴ G. Chomsky, *Un Hôtel dans le désert*, Tel-Aviv, Yedioth Ahronoth, 2008, [hébreu].

dans les années 1970. Cela en corrélation avec l'esprit de l'époque et les idéologies répandues autour de l'axe dichotomique opposant culture et nature ou Orient et Occident, quand le désert représente le plus souvent l'Autre. Nous avons vu comment des organismes sociaux et des individus pouvaient manifester leur opposition aux représentations admises dans le discours public par un travail idéologique en suggérant une vision alternative. De cette façon, le changement se produit « de bas en haut » et influence l'État lui-même, au point que celui-ci utilise ces nouvelles représentations pour promouvoir ses objectifs. Il n'est cependant encore question que d'un changement au niveau du discours public et des contenus narratifs – l'essentiel des efforts fournis provenant pour l'instant, semble-t-il, d'entrepreneurs privés, d'organismes sociaux et de pouvoirs municipaux.

Enfin, le Néguev reste lié à l'altérité. La question subsiste : s'agit-il toujours d'une région arriérée ? On note un certain changement, du moins dans le discours. L'analyse des textes littéraires publiés au cours du XX^e et en ce début du XXI^e siècle témoigne du rôle de la littérature dans le discours public. L'étude diachronique indique certes des différences dans la conception du désert en tant que symbole et en tant que lieu concret – notamment dans le passage d'une représentation marquée par l'idéologie nationale à une conception individualiste. Les dernières décennies se distinguent par la tendance à placer la périphérie et les villages de développement au centre de l'œuvre, dénonçant ainsi les projets d'extension exécutés par l'État. Des écrivains tels que Amos Oz et Shoulamit Lapid en dénoncent les aspects négatifs, tout en suggérant l'existence de certains éléments positifs. D'autres, tels que Gilit Chomsky, insistent surtout sur l'aspect positif de villages « périphériques ». Pour autant, sur le plan politique, il n'est pas encore question d'affecter plus de ressources au Néguev.

En outre, il semble que les nouvelles images représentent davantage les ambitions « occidentalisées » des nouveaux habitants que les attentes des premiers habitants du Néguev, les Orientaux, moins entendus dans le discours public. Néanmoins, même si les sentiments de discrimination chez les Israéliens d'origine orientale subsistent, on voit aussi grandir leur influence sur toutes les facettes de la société israélienne. Ils se trouvent aujourd'hui à des postes clés, qui leur permettent de sensibiliser l'opinion à la situation défavorisée des habitants des villes nouvelles et à la richesse que représente leur connaissance de la culture d'origine.

Quant aux localités, on y constate une amélioration de la qualité de vie par rapport à la ville-centre. L'approche qui prévaut aujourd'hui est qu'il faut renforcer ces avantages sans perdre le caractère unique de ces lieux. En même temps, on voit une évolution dans la politique du développement des villes nouvelles et dans la constitution de leur population, qui n'est plus seulement composée d'immigrants orientaux, mais aussi de nouveaux habitants, d'origine occidentale. Ainsi, la distance symbolique entre le centre et la périphérie se réduit.

L'étude a notamment révélé l'existence d'une forte réciprocity entre les pratiques sur le terrain marquées par les idéologies, et la construction identitaire s'opérant dans le discours public. Souvent, cette dernière entérine l'action concrète, comme cela s'est produit essentiellement dans les années précédant la fondation de l'État d'Israël et au cours des premières décennies qui suivirent, alors qu'existait un accord presque parfait entre ces différents facteurs. En revanche, au cours des dernières décennies, on constate que le discours public mais aussi les pratiques sont influencés par des idéologies « concurrentes » exprimées par les habitants et les agents sociaux. La double évolution, celle du discours et celle de la politique de développement, témoigne de la flexibilité des structures étatiques, leur permettant de s'ouvrir et d'intégrer des organismes critiques envers la politique de l'État, de sorte que ce dernier conserve sa position hégémonique. Ainsi, des organismes établis au sein de la société civile, qu'il s'agisse d'organisations environnementales ou de militants sociaux, atteignent une part non négligeable de leurs objectifs, et en font bénéficier également les couches sociales défavorisées qu'ils représentent. L'exemple concret de Mitzpe Ramon illustre parfaitement cette tendance. Toutefois, le processus n'est qu'à ses débuts. Seul un suivi minutieux, fondé toujours sur l'analyse du discours et les pratiques appliquées par les différents acteurs, permettrait de définir les véritables orientations.

Illustration 1



Le café bio « Hadasaar » au quartier « Route des Épices »
à Mitzpe Ramon, 2013

(collection privée)

Illustration 2



Boulangerie bio « Lasha » au quartier « Route des Épices »
à Mitzpe Ramon, 2013

(collection privée)